Document generated on 08/05/2025 7:52 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Richard Suicide, Pascal Girard, Catherine Lepage

François Cloutier

Number 155, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72402ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cloutier, F. (2014). Review of [Richard Suicide, Pascal Girard, Catherine Lepage]. *Lettres québécoises*, (155), 55–56.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par FRANÇOIS CLOUTIER

☆☆☆☆

RICHARD SUICIDE
Chroniques du Centre-Sud
Montréal, Éditions Pow Pow, 2014, 112 p., 22,95 $.

De la bonne bédé sale

RICHARD SUICIDE

Digne représentant de la bande dessinée dite alternative des années quatre-vingt-dix, Richard Suicide n'avait pas publié d'album en français depuis belle lurette. Son style n'a pas vraiment changé, ce qui ne peut que réjouir son ancien (et nouveau, j'espère) lectorat.

C'est à un véritable travail anthropologique que se livre Richard Suicide dans ses *Chroniques du Centre-Sud*. Ce n'est cependant pas dans une contrée lointaine ou dans une tribu exotique que nous amène l'auteur mais bien dans le quartier Centre-Sud de Montréal, plus précisément la rue Ontario, entre Cartier et Dorion. Pas exactement la jungle de Bornéo, mais une jungle quand même.

Joliment trash

Installé depuis une vingtaine d'années dans le Centre-Sud, Richard Suicide est un bédéiste qui, comme plusieurs auteurs, peine parfois à s'asseoir devant sa table à dessin. Comme l'a si bien dit Victor Hugo (tel qu'il est cité dans l'album) : « Le plus dur avec l'écriture, c'est que l'inspiration risque d'être saucissonnée en tout temps par une sonnerie qui, normalement, ne fonctionne pas. » Bien sûr, Victor Hugo n'a jamais dit ça, pas plus que Céline a jamais affirmé que « [l]a satisfaction du travail accompli nous permet d'être pleinement satisfait ». Ces fausses citations ne sont qu'un exemple de l'humour décalé de Suicide. Tout au long de l'album, il s'amusera aussi à confronter les niveaux de langage, parfois dans une même case alors que la cartouche (la narration dans le haut de la case) sera écrite dans un français soigné et que les phylactères reproduiront phonétiquement un joual approximatif, comme le « Tanapa'n bièh ? » lancé par ce formidable personnage qu'est le Bison, voisin du personnage principal du livre.

L'album s'ouvre sur les différentes transformations qu'a subies un commerce de la rue Ontario, passant de l'épicerie du coin au club vidéo scabreux. Ces quelques planches plantent le décor et donnent le ton au récit. Physiquement, les personnages ont tous des gueules impossibles, avec d'énormes nez en saucisson et des coupes de cheveux qui ressemblent à des crêtes de coq. Puisqu'il est question de volaille, c'est justement le bédéiste Siris (dessiné comme son personnage de La Poule que les lecteurs auront découvert avec *Vogue la valise, vol. 1*) qui occupe le logement sous celui de Richard Suicide. C'est ensemble qu'ils feront la découverte de cet extraterrestre, comme le dit lui-même l'auteur, qu'est le Bison. Son surnom lui vient d'une revue *Hara Kiri* que les deux amis avaient découverte et qui contenait un article sur un « vieil alcoolo fini » nommé le « Bison bourré ». Dans le même ordre d'idées, ils surnommeront la femme du Bison… la Bisoune !

Le lecteur aura aussi le privilège d'assister à une beuverie mémorable de Richard Suicide et de Siris qui se feront même mettre à la porte de la « Terrasse Belhumeur », ce qui serait, selon la légende, un exploit. Mais c'est ce fameux Bison qui occupera la majeure partie de l'album. Ce voisin « ramasseux de scrap », toujours en train de boire « n'bière », peut ressembler au premier abord au cliché que beaucoup de gens se font des habitants du Centre-Sud. Pourtant, le personnage s'incarne dans son pathétisme, il devient réel. L'auteur raconte comment le Bison, « patenteux » devant l'Éternel, fabrique sa « pagosse » (boisson alcoolisée à base de patates germées) et, si le résultat n'était pas si dégoûtant, le lecteur célébrerait son ingéniosité. Nous avons aussi la chance de rencontrer ses amis : Heulpère, la tite madame de 3 pieds, le cowboy, Réyalle et Félippe. Je vous laisse le plaisir de les découvrir, ils le méritent pleinement ! Tout comme les autres voisins, soit les madames, le crusty punk, le gros tapon saoul et le Terminator à marchette.

Le détail qui tue

Les dessins de Richard Suicide sont chargés, les détails sont nombreux et, souvent, hilarants. Il s'est sûrement amusé en dessinant les nombreux objets qui jonchent la cour avant du Bison. Les nombreuses vitrines de la rue Ontario sont placardées de slogans un peu bizarres ou d'annonces de la bière « Besse dry » ou « Miliwoki », ces houblons de qualité ingurgités par les personnages de l'album. Les planches sont en noir et vert, en fait, plusieurs tons de vert qui rendent le quartier encore plus délabré et font en sorte que les personnages ont l'air encore moins bien portants.

J'espère que cet album fera découvrir Richard Suicide à un nouveau public, son album ne tombe jamais dans le pathétique malgré les situations qui y sont exploitées. Comme le disait si bien Molière : « Il fallut un gars du Centre-Sud pour illustrer le Centre-Sud. »

☆☆ ½

PASCAL GIRARD
La collectionneuse
Montréal, la Pastèque, 2014, 112 p., 16,95 $.

L'éternel névrosé

Le personnage du « trentenaire un peu perdu dans la vie » est chose courante en fiction depuis quelques années. À la télé, pensons aux Invincibles, alors qu'en roman, certains personnages de Stéphane Dompierre et Matthieu Simard entreraient dans cette catégorie.

Pascal Girard a publié quelques albums déjà, mais les deux albums fort réussis lancés en 2010 et 2011, *Jimmy et le big foot* et *Conventum*, lui ont permis de trouver un lectorat plus large. Il revient

PASCAL GIRARD • autoportrait

cette fois avec un livre susceptible de rappeler les malaises (voulus, précisons-le) que le lecteur pouvait ressentir pendant la lecture de *Conventum*. L'auteur raconte l'histoire de Pascal, un dessinateur de bande dessinée en peine d'amour, qui assiste un jour dans une librairie au vol de son propre album.

Un peu trop étiré

Ce Pascal, dès la première planche de l'album, veut se remettre en forme. Malheureusement, il se blesse pendant sa première sortie de course à pied. Une énième tuile qui s'abat sur lui, alors qu'il doit vivre chez un couple d'amis après sa rupture amoureuse. De plus, il n'a pas vraiment envie de se remettre au dessin, il se trouve un emploi en ferblanterie, plus particulièrement dans l'installation de conduits de ventilation. Et les boîtes de livres qui ne cessent d'arriver à l'appartement de ses amis, gracieuseté de l'ancienne copine qui fait du ménage. Quand Pascal voit une jolie voleuse s'emparer de son œuvre dans une librairie, il se lance dans une enquête afin de la retrouver. Chose qu'il réussira, mais ses sentiments prendront le dessus à un certain moment.

Le récit, bien qu'il ne soit pas dénué d'intérêt, finit par lasser. La personnalité du personnage principal y est sûrement pour quelque chose, difficile de s'y attacher ou d'éprouver une réelle sympathie pour lui. Ses hésitations à agir, ses maladresses dans presque toutes les situations agacent plus qu'elles ne charment. Lorsqu'il commence à fréquenter la « collectionneuse », l'histoire s'embourbe, particulièrement dans les planches où les deux personnages soupent ensemble. Ces séquences s'allongent sans que ce que l'auteur nous montre apporte de l'eau au moulin.

Style dépouillé

Le dessin de Pascal Girard ne paie pas de mine, mais il est efficace. Presque toutes les planches comptent six cases en noir et blanc sans cadre. Ce sont ses personnages qui sont le mieux réussis, les traits sont précis et les émotions sont véhiculées parfois simplement par un sourcil relevé ou une bouche arrondie. Les décors sont minimalistes et servent surtout à indiquer où l'action se déroule ; dans plusieurs cases, ils sont carrément inexistants.

Il y avait trois ans que Pascal Girard ne nous avait pas donné d'album, je me serais attendu à plus de la part d'un auteur de son envergure. Espérons qu'il retrouve pour son prochain album la verve de *Conventum*, qui reste, à mon humble avis, la pièce maîtresse de son œuvre.

CATHERINE LEPAGE

☆☆

CATHERINE LEPAGE
Fines tranches d'angoisse
Montréal, Somme toute, 2014, 112 p., 19,95 $.

Art thérapeutique

Il y a de ces albums qu'on aurait tant voulu aimer davantage, de ces sujets qui doivent être traités et qui touchent presque tout le monde.

Catherine Lepage est une illustratrice dont vous avez sûrement admiré l'œuvre sans vraiment le savoir, elle a publié dans plusieurs revues et journaux québécois et américains. Son premier album, *12 mois sans intérêt*, a paru en 2007.

De belles illustrations, mais…

Ce n'est pas une bande dessinée au sens propre du terme que nous avons entre les mains, mais un livre dans lequel se côtoient illustrations et textes. Une page est consacrée à une courte phrase ou à une réflexion et la page d'à côté contient une illustration relative au texte. La dessinatrice ne craint pas de fouiller dans ses causes d'angoisse et s'expose par le fait même complètement au lecteur. Son récit est souvent touchant, mais le lecteur se sent tout de même exclu de son drame. Son questionnement a du sens, mais peut-être le texte est-il trop ténu pour intéresser le lecteur. Les dessins sont très beaux, mais ce sont ceux qui s'éloignent du texte et qui demandent un moment de réflexion au lecteur qui font mouche.

Catherine Lepage dessine de superbe façon, ses illustrations sont variées et touchantes. Certains textes sont cependant carrément de trop, ils enlèvent même une partie de la charge émotive qui se dégage de ses dessins. Ce qui est dommage pour un album avec une si noble prémisse.